

***L'esthétisme britannique (1860-1900). Peinture, littérature et critique d'art.* Anne-Florence Gillard-Estrada et Xavier Giudicelli. Reims : Editions et presses universitaires de Reims, 2020, ISBN 978-2-37496-103-3, 283 pages.**

*Catherine Delyfer, Université Toulouse Jean-Jaurès*

A l'heure où s'ouvre la quatrième exposition parisienne en dix ans consacrée à l'esthétisme (« James McNeill Whistler : chefs-d'œuvre de la Frick Collection, New York », Musée d'Orsay, février-mai 2022), cet ouvrage propose au public francophone une synthèse bienvenue et des pistes de réflexion stimulantes sur un mouvement qui reste encore difficile à cerner. Dirigé par Anne-Florence Gillard Estrada et Xavier Giudicelli, *L'esthétisme britannique (1860-1900). Peinture, littérature et critique d'art* est un beau livre au graphisme soigné et à la mise en page aérienne, agrémenté de dix reproductions en couleurs sur papier glacé de quelques œuvres représentatives de Burne-Jones, Albert Moore, D. G. Rossetti, Simeon Solomon, J. R. Spencer Stanhope, G. F. Watts et J. A. M. Whistler. Comme le veut le principe de la collection « Héritages Critiques », dont il constitue le douzième volume, cet ouvrage se compose de trois volets.

La présentation liminaire (« Contexte » et « Préface ») offre un panorama précis des multiples facettes de l'esthétisme britannique qui permet d'apprécier la richesse et les enjeux de ce courant littéraire, artistique et culturel majeur du dernier tiers du dix-neuvième siècle. Le deuxième volet propose pour la première fois une traduction française annotée de cinq textes fondateurs de l'esthétisme : cinq comptes rendus d'exposition ou conférences publiés entre 1867 et 1883 par quelques-unes des figures tutélaires du mouvement (Sidney Colvin, « Peintres et peintures anglais de 1867 » ; A. C. Swinburne, « Remarques à propos de quelques tableaux de 1868 » ; Oscar Wilde, « La Grosvenor Gallery » 1877 et 1879 ; et John Ruskin, « Deuxième conférence : les écoles de peinture mythique, E. Burne-Jones et G. F. Watts » 1883). Enfin, quatre articles critiques élargissent la perspective dans le troisième volet. Prenant appui sur les essais traduits mais sans s'y limiter, ces études explorent les liens formels et thématiques complexes qui unissent les œuvres poétiques, picturales et critiques de l'esthétisme et reconstituent ce faisant un vaste réseau de sociabilité et d'influences cosmopolites. Les annexes qui complètent le volume seront particulièrement utiles pour les lecteurs non spécialistes, qui apprécieront le glossaire des principaux artistes et critiques d'art cités, la bibliographie sélective répertoriant les publications incontournables sur le sujet et un index des noms et des principales œuvres associées à l'esthétisme.

Dans leur préface, les directeurs du volume rappellent les caractéristiques et contradictions de l'esthétisme. Tout d'abord, c'est un mouvement à la fois spécifiquement britannique et résolument international. Fondé sur un prolongement de l'art préraphaélite anglais des années 1840-1850 (avec lequel il ne doit pas être confondu), l'esthétisme puise ses sources dans la philosophie esthétique allemande de Winckelmann, Hegel et Kant, et chez des écrivains français tels que Charles Baudelaire et Théophile Gautier. Il entretient également des liens étroits avec les avant-gardes littéraires et picturales européennes du tournant du XXe siècle, tout en revisitant la culture antique et la peinture de la Renaissance italienne. Les termes « esthétique » ou « art esthétique » sont employés par Walter Pater dès 1868, puis deviennent courants dans les années 1880. Associé à ce que Swinburne nomme en 1867 « Art for Art's sake », l'esthétisme place la beauté au-dessus de toutes autres considérations sociales ou morales pour privilégier une approche formaliste de l'art, opérant ainsi une transition vers le modernisme. En outre, il s'agit d'un mouvement trans-artistique fondé sur l'influence réciproque des arts entre eux ; de là découle le rôle crucial joué par l'écriture critique, cette dernière étant désormais conçue comme poétique, créatrice et médiatrice. Etymologiquement, *aisthesis* désigne à la fois la sensation et la faculté de ressentir. De fait, les critiques, artistes et écrivains associés au mouvement accordent un rôle prépondérant aux sens, à la perception sensorielle du monde et à l'appréhension subjective des œuvres, ouvrant ainsi la voie à la décadence et à son culte exacerbé des sensations. Enfin, par la pratique érudite et inventive de la citation et de l'intersémiotité/intericonicité, les œuvres esthétiques sont portées à l'hermétisme, ce qui explique qu'à la fin du siècle l'esthétisme britannique tende à se fondre dans le symbolisme européen.

Cette préface, remarquablement efficace et utilement illustrée par quelques analyses picturales précieuses, réussit la gageure de présenter en une vingtaine de pages les aspects majeurs du mouvement : ses sources, influences et évolutions ; ses thèmes et ses motifs de prédilection ; ses figures principales et ses lieux

d'exposition propres ; et enfin le rôle troublant et subversif qu'y jouent l'hybridité, le corps et la sensualité. Sans doute aurait-il été souhaitable de dire un mot de l'esthétisme post-victorien, qui ne se confond ni avec le symbolisme, ni avec le modernisme. De plus, la borne chronologique choisie (1900) reste arbitraire et aurait méritée d'être justifiée. On peut également regretter que les peintres femmes de l'esthétisme ne soient guère évoquées. Certaines exposèrent pourtant aux côtés de Burne-Jones à la Grosvenor Gallery dès 1877 et continuèrent de peindre dans une veine esthétique jusque dans les années 1910-1920 : on citera à titre d'exemples Emma Sandys (1843-1877), Louise Jopling (1843-1933), Marie Spartali Stillman (1844-1927)—dont les œuvres ont fait l'objet d'une exposition au Delaware Art Museum en 2015—et Evelyn de Morgan (1855-1919). Si le nom de cette dernière est mentionné une fois page 17, c'est une toile de son oncle John Roddam Spencer Stanhope qui est incluse parmi les illustrations.

Concernant la deuxième partie, il convient de saluer la traduction élégante et scrupuleusement annotée des essais choisis, réalisée de manière parfois collaborative par Xavier Giudicelli, A. F. Gillard-Estrada, Pierre Morère, Laurence Roussillon-Constanty et Sébastien Scarpa. Toute sélection d'essais est nécessairement partielle. Toutefois, il est peut-être dommage de ne trouver ici aucun des écrits incontournables de Walter Pater, même si cela eût signifié de reproduire l'un de ses essais déjà traduits en français par Bénédicte Coste (2003, 2010, 2012, 2016). D'autre part, on regrettera qu'aucune figure moins canonique de la critique esthétique, féminine notamment, ne soit présente dans le volume. On pense en particulier à Vernon Lee, auteure de nombreux essais dans les années 1880-1900 et objet d'études importantes outre-Manche (et dont les théories sur l'empathie esthétique sont d'ailleurs mentionnées p. 217). Cet ajout aurait aussi permis au deuxième volet de cet ouvrage de couvrir la totalité de la période proposée en titre au lieu de s'arrêter en 1883.

Les études critiques qui suivent dans la troisième partie nouent un dialogue passionnant avec les essais traduits. Dans l'article qui ouvre ce troisième volet, « La critique d'art esthétique de Walter Pater », A.-F. Gillard-Estrada rappelle l'influence des thèses novatrices de Sidney Colvin sur la pensée paterienne. Pater se distingue toutefois de Colvin par son approche indirecte : c'est par le biais d'études consacrées à la Renaissance italienne, la critique d'art allemande du XVIII<sup>ème</sup> et la culture grecque antique que Pater prend la défense de principes artistiques qui sont ceux de l'esthétisme. Rédigés dans une langue complexe, souvent qualifiée d'impressionniste, ses essais sur Giorgione, Botticelli ou Léonard de Vinci sont ainsi des occasions de faire dialoguer passé et présent, afin de méditer sur la modernité, d'une part, et d'apporter une caution intellectuelle au parti pris formaliste, sensualiste ou homo-érotique des œuvres esthétiques, d'autre part. Dans l'article suivant, « 'Eyes to wonder and tongue to praise' : John Ruskin et Burne-Jones, un peintre moderne dans l'œil du critique », Laurence Roussillon-Constanty poursuit la réflexion à partir de la date charnière de 1877, qui est à la fois l'année du procès Whistler-Ruskin et celle de l'ouverture de la Grosvenor Gallery. En examinant la dimension autobiographique de la conférence que Ruskin prononce en 1883 (et ses liens avec sa défense de l'art préraphaélite trente ans auparavant), l'auteure montre que son plaidoyer en faveur de Burne-Jones repose sur une vision singulière de l'art anglais et débouche sur une interprétation discutable des œuvres du peintre esthétique qui valorise l'héritage classique aux dépens d'autres influences majeures évidentes, comme celle de Michel-Ange.

C'est Swinburne qui est au cœur des deux derniers articles du volume, d'une part comme initiateur, d'autre part comme passeur. En effet, dans « 'Ma main, blanche rose, / Se déclôt sur la neige immaculée', ou la beauté du geste dans plusieurs études de main d'Algernon Charles Swinburne », François Ropert rappelle que Swinburne jette les bases de l'esthétisme dès 1862, dans sa critique des *Fleurs du Mal*, et que ses *Poems and Ballads* (1866) ont largement contribué à l'émergence de la figure de la femme fatale dans la culture fin de siècle. En analysant certains thèmes clefs (corps douloureux, beautés vénusiennes, sirènes et sibylles, cruauté et inversions sadiques), cet article explore le dialogue incessant entre poésie et critique d'art chez Swinburne, ce qui mène à des rapprochements intéressants avec les œuvres de D. G. Rossetti, J. A. M. Whistler, Burne-Jones ou Michel-Ange. Enfin, le dernier article apporte un éclairage original sur un mouvement britannique dont on n'a pas fini de mesurer l'influence en Europe. Dans « Swinburne en partage chez les écrivains belges de la fin du siècle : de la sensibilité au sadisme esthétique », Clément Dessy analyse l'héritage swinburnien chez Georges Eekhoud, Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren et il s'intéresse, de manière plus générale, aux modalités et aux acteurs de la diffusion des arts britanniques en Belgique à partir du salon des XX en 1884 et jusqu'à la fin du siècle.

**Mots-clés :**

peinture britannique, esthétisme, critique d'art, C. A. Swinburne, John Ruskin, Oscar Wilde, Walter Pater, Edward Burne-Jones, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren

**Keywords :**

British painting, aestheticism, art criticism, C. A. Swinburne, John Ruskin, Oscar Wilde, Walter Pater, Edward Burne-Jones, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren

**Index Nominum:**

C. A. Swinburne, John Ruskin, Oscar Wilde, Walter Pater, Edward Burne-Jones, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren